

JEAN ROUAUD

L'élixir d'Anna

La guerre, on l'a oublié depuis que ce sont les populations civiles qui composent les inépuisables bataillons de la mort, au point que les militaires portent plainte lorsque les effets secondaires d'une arme à uranium appauvri se retournent contre eux, estimant qu'on leur avait caché que la guerre pouvait être mortelle, pour eux-mêmes du moins, tellement il est bien établi que les derniers à mourir ce sont les professionnels de la vocation de sorte que, lorsque ceux-ci évoquent l'option zéro mort, c'est pour leurs unités bien sûr (sensible avancée démocratique sous la pression de l'opinion, l'option zéro étant autrefois réservée à l'état-major), mais la guerre, jusqu'à il y a soixante ans mettons, jusqu'à ce que s'allongent les tirs, se systématisent les bombardements aériens, et que se croisent au-dessus de nos têtes des vols de missiles qu'aucune ligne Maginot, aucun bouclier des étoiles ne pourra jamais arrêter, la guerre, c'était la jeunesse. Elle exigeait moins de la bravoure que de l'allant, car la guerre se faisait à pied. Le cheval c'était, eh bien, pour les chevaliers, la valetaille n'avait que ses jambes, d'où l'obstination des officiers à faire marcher la troupe au pas. Les jambes, ça va dans tous les sens, et en général dans le mauvais quand ça se prend à son cou. Il faut les discipliner. En rang par quatre. Mais c'est ainsi qu'a été inventée la guerre de mouvement, laquelle n'a pas attendu les blindés. La guerre de mouvement depuis Alexandre et Hannibal, c'est le mouvement des pieds. La guerre, ça marche. Pour la suivre, pour se porter sur le théâtre des opérations, il suffit de mettre un pied devant l'autre, de répéter le mouvement jusqu'à ce que, éventuellement, mort s'ensuive, ce qui demande un sang ardent. Suivre la guerre, jusque là, c'était emboîter le pas à la jeunesse. La guerre était un élixir de jouvence. Tous les amants d'Anna Fierling, renouvelés par ce rituel sacrificiel, ont la jeunesse éternelle.

Ma mère, c'était pareil. Non, attendez, des amants, elle n'en eut

qu'un seul, qui dut patienter sans doute jusqu'au soir de ce 4 juillet qui les unit religieusement, pour connaître de son petit loup chéri autre chose que des promenades à son bras. Mais au lieu que Mère Courage est condamnée à tirer sa charrette pour se transfuser auprès de cette jeunesse qui fuit devant elle, ma Mère avait inventé de la faire venir à elle, dans son magasin. Elle la saisissait juste au moment où elle va bientôt se flétrir, où elle portera un autre nom, où par l'union féconde elle s'installera dans une autre vie. Mais les petits couples qui s'étaient promis l'un à l'autre et venaient à elle pour qu'elle les conseille dans le choix des articles qui allaient composer leur liste de mariage, se présentaient avec cette exquise fraîcheur, sans cesse renouvelée. L'âge des postulants à la chaîne conjugale étant toujours à peu près le même dans les campagnes, ses petits mariés ayant toujours à peu près vingt ans, ce miroir réfléchissant lui renvoyait une image sans rides et la faisait repousser d'année en année l'âge de la retraite avec l'énergie d'une jeune fille. Sans doute s'était-elle persuadée qu'aussi longtemps que cette jeunesse-là viendrait à elle, en donnant l'impression de ne rien changer à l'ordre des choses, c'est-à-dire en renouvelant insensiblement, sans rupture – elle y veillait – la gamme de ses articles, en l'adaptant aux infimes déplacements de l'air du temps, il n'y avait aucune raison que la vie s'arrête, laquelle n'en saurait rien, continuerait comme si de rien n'était. Ce qui constitua sans doute, ce pacte faustien, le secret de sa formidable vitalité. Il était donc impensable qu'elle survive à son commerce. De fait, cinq jours avant la cessation officielle de son magasin, ma mère est morte. Où l'on voit que le commerce – jeunesse, mouvement, échange, retraite – a beaucoup en commun avec la guerre. Et pour ma mère, une guerre pacifique, jamais un mot plus haut que l'autre, jamais une invective, jamais la plus petite pièce indûment détournée, pas la moindre tentative de fraude. Et, si l'on en juge par le succès modeste mais incongru de sa petite affaire, ce fut de bonne guerre. D'ailleurs, quand la charrette d'Anna Fierling s'immobilise, on remarque que c'est l'argent qui prend le relais, qui circule, qui fait le mouvement. Ce qui ne manque de nous surprendre. Au plus fort de l'horreur, quand partout on s'approprie violemment les objets et les corps, qu'on dispose autoritairement de l'autre, de sa vie, de ses biens, il suffit à la cantinière de mettre en avant sa

raison sociale – moi, vos querelles ne m’intéressent pas du tout, pas un pour racheter l’autre, en revanche vous avez tous besoin de moi, qui vous vends ce que vous pourriez prendre pour rien ailleurs – pour qu’aussitôt on négocie. Un chapon vaut-il trente, quarante ou soixante liards? Elle négocie comme on devra négocier la paix. La paix, c’est du négoce. La paix, à quel prix? Marché conclu, paix conclue, topez là, signez là, c’est ainsi que la guerre s’arrête. Ce qui fait qu’en même temps que circule la rumeur de la fin des hostilités, Anna, évoque, comme ma mère envisageait un jour lointain de prendre sa retraite, la vague possibilité de mettre fin à son errance, d’en finir avec ce mouvement de balancier d’une armée à l’autre, de se poser enfin et d’accepter cette proposition du cuisinier de reprendre ensemble cette auberge à Utrecht, qu’il vient d’hériter de sa tante. Notre nomade rêve un temps de se sédentariser. Elle n’y met qu’une condition : que sa fille Catherine l’accompagne. Or c’est inacceptable, bien sûr. Officiellement par le cuisinier, mais en réalité elle pose pour elle-même les conditions d’un refus. Les enfants d’Anna, c’est sa jeunesse de proximité. En vertu du pacte faustien, ils ne peuvent vieillir. La paix, c’est le temps qui fait son entrée, qui prend tout son temps pour plier, jour après jour, les corps, et régler imparablement son compte à la jeunesse. Pour éviter la catastrophe, il faut donc qu’après Eilif et Sweizerkas, Catherine meurt. Catherine va mourir, Anna n’ira pas à Utrecht, la guerre a encore de beaux jours devant elle. N’y aurait-il cette charrette à tirer, de plus en plus lourde, notre Sisyphe pourrait croire que la vie est éternelle.

Juillet 2001